

De la prudence à la providence, aller et retour

Lectio magistralis, Rome, PUSC, 25 novembre 2021

Vous m'avez fait l'insigne honneur de me décerner un prix destiné, en principe, à saluer des travaux de philosophie grecque. Mon premier sentiment est donc la reconnaissance envers l'institution et envers les personnes qui ont jugé digne d'associer mon nom à celui du grand aristotélisant qu'était Mgr Antonio Jannone. Je les en remercie très sincèrement.

Quant à mon second sentiment, j'avoue avoir un peu honte de voir mon nom continuer la série de tant d'érudits et de penseurs qui ont consacré leur vie à l'étude de la philosophie grecque, dont un compatriote, un de mes maîtres et amis, le très regretté Jacques Brunschwig. Je l'ai en effet objecté par écrit : Si je suis parti de l'étude de la pensée grecque de la période classique comme un point de départ, j'en suis aussi parti au sens où je m'en suis éloigné, et d'abord au profit de l'autre source de notre culture occidentale. On connaît l'opposition devenue classique entre Athènes et Jérusalem, lancée par Tertullien, modulée par Matthew Arnold ou Heinrich Heine, puis illustrée par Lev Šestov et Leo Strauss. Disons donc que je suis parti d'Athènes pour faire un brin de tourisme intellectuel en face, à Jérusalem, voire à Bagdad.

Je suis aussi parti de la philosophie grecque pour m'intéresser au sort de cette civilisation qui est la nôtre et dont un des points de référence, une des sources majeures—je n'aime pas trop parler de « racines »— est justement, de toute évidence le monde grec, sa pensée, son art, son régime politique. Chercher non seulement à penser le propre de cette civilisation, mais aussi à en assurer l'épanouissement, et déjà, la pérennité en face de ce qui la menace, voici mon souci actuel.

En tout cas, puisque le comité du prix Jannone a décidé de passer outre à ce qui peut passer pour un abandon, voire une trahison, il me semble approprié de commencer malgré tout par un ancrage dans le monde grec, et plus spécialement aristotélien.

Préhistoire du mot et de la notion

Les deux mots que j'ai choisi de faire figurer dans mon titre sont en effet, en tout cas quant à leur acception technique, d'origine grecque. Le mot « prudence », sinon dans la langue courante, du moins chez les philosophes, est la traduction la plus communément reçue du grec *φρονησις*, dont Aristote a fourni le concept et sur lequel mon maître Pierre Aubenque a écrit un ouvrage magistral. Quant à celui de « providence », il rend lui aussi un terme grec, celui de *προνοια*. Les deux mots sont venus par le truchement du latin à nos langues romanes. Les deux mots, ai-je dit... Mais sont-ils vraiment deux ?

Le latin *prudentia* n'est en effet qu'un doublet du mot *providentia* prononcé rapidement. Les Romains le savaient, bien sûr, et n'hésitaient pas à jouer sur la parenté manifeste des deux mots, voire des deux notions. Ils désignent tous deux, en tout cas d'abord, très platement, la conduite « prudente » par excellence, le fait de regarder devant soi, de regarder où l'on met les pieds pour éviter de trébucher.

L'idée de providence s'exprime plutôt, je l'ai dit, par le grec *pronoia*. Il se lit déjà dans l'ionien d'Hérodote. L'historien grec par excellence nomme ainsi la façon dont « le dieu » a prévu que les animaux prédateurs doivent être moins féconds que ceux dont ils font leur proie, afin que les deux genres survivent. Hérodote croit d'ailleurs remarquer que les lions n'ont qu'un seul petit, le lionceau déchirant de ses griffes, en naissant, l'utérus de sa mère. Tout cela est bien naïf et peu vraisemblable... Une population qui diminuerait de moitié à chaque génération aurait disparu depuis longtemps.

Quant à l'autre source, « Jérusalem », la Bible connaît la sollicitude du Créateur pour ses créatures, comme le chante le Psaume 104, d'ailleurs lui-même issu de l'hymne au soleil du pharaon Akhnaton. C'est aussi dans des récits égyptiens que l'on trouve la première formulation de l'idée d'un

TEXTE PROVISOIRE
pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

providence historique, formant le destin d'une personne singulière. Sinuhé, jetant un regard rétrospectif sur ses aventures, comprend que son exil hors d'Égypte, suivi d'un retour, était le résultat d'un plan divin. Et dans la Bible, Joseph explique à ses frères retrouvés que c'était pour pouvoir les sauver de la famine qu'il avait été vendu par eux, puis qu'il avait fait carrière comme bras droit du pharaon.

Ainsi, est providentiel ce qui concourt au bien de qui est l'objet de la providence divine. Mais de quel bien au juste s'agit-il ?

Un monde en étages

C'est pour le savoir que je me propose de puiser dans l'enseignement de Thomas d'Aquin, qui a sur cette question, comme partout ailleurs, donné une synthèse géniale. On trouve beaucoup d'éléments pour un traité de la providence dans la troisième partie de la *Somme contre les Gentils*. Je vais les reprendre et les développer librement, sans m'astreindre à donner les références aux passages dont je m'inspire.

La doctrine thomasiennne de la providence me semble pouvoir se résumer en quelques règles. Mais d'abord, il me faut commencer par un coup d'œil sur le contexte, et donc sur la vision du monde de Thomas. Celle-ci était d'ailleurs partagée par tout le monde antique et médiéval, disons : pré-moderne. Et de plus, elle correspond à notre expérience spontanée des choses.

Ce monde est organisé en différents niveaux. Au rez de chaussée se trouvent les choses inanimées, comme les minéraux—sans parler du sous-sol invisible à l'œil nu, molécules, atomes et particules... Au premier étage se trouvent les végétaux, au deuxième les animaux, enfin, au troisième, les êtres humains. Ceux-ci, pour la pensée pré-moderne, ne sont pas le sommet absolu de l'être créé. Ils sont surplombés, soit, en style « païen », par les corps célestes, soit, en style chrétien, par les anges.

Il serait intéressant de se demander quelles sont les conséquences d'un événement à mon avis capital des temps modernes, à savoir la disparition, au-delà de l'horizon de la conscience occidentale commune, de créatures supérieures à l'homme. Il y a beau temps que les corps célestes ne sont plus pour nous que des grosses pierres ou des grosses boules de feu, et les étoiles, pour le dire avec Hegel, « une lèpre lumineuse sur la peau du ciel ». Il y a quelque temps, également, que, comme le soupirait Tocqueville, « nous n'avons plus d'anges ». Les conséquences de ce double effacement sont considérables en matière d'anthropologie.

Mais ceci est une autre histoire. Je reviens donc à la mienne.

« A chacun selon ses besoins »

En quoi consiste la providence ? Selon Thomas, Dieu ne se met pas à la place des créatures pour leur donner ce dont elles ont besoin, encore moins pour réparer les erreurs qu'elles feraient—sauf dans un cas précis, sur lequel je reviendrai. Chaque créature reçoit de Dieu, d'emblée, ce qu'il lui faut pour atteindre son bien. Là où la créature peut se débrouiller toute seule, grâce à ce qui lui a été donné dès sa création, Dieu n'a pas besoin de l'encombrer de son aide.

Ainsi donc, les créatures reçoivent ce dont elles ont besoin, mais chacune selon son niveau d'être. La création réalise dès maintenant et depuis toujours le principe dont rêvaient les utopistes quand ils définissaient le communisme parfait du futur par : « à chacun selon ses besoins ».

J'ai dit « chacun ». Mais de quel « chacun » s'agit-il ? L'être des choses ne subsiste pas de la même façon pour chacune de celles-ci. Quelques mots sur le sens de « subsister » sont ici requis. Tout ce qui est | existe, tout se fonde dans la grisaille de l'existence. Mais tout n'existe pas de la même façon. C'est ce mode d'exister que cherche à exprimer la notion de « subsistance ». Ainsi, par exemple, la couleur subsiste en s'étalant sur une surface ; la surface subsiste en limitant le volume dont elle est la surface.

Cela concerne avant tout la formation d'individus. Parcourons la structure graduée du monde. Le domaine minéral ne connaît pas d'individus à proprement parler. L'individuation ne commence qu'avec la vie. Mais elle ne se réalise pas de la même façon. Le règne végétal se divise en individus, mais ceux-ci n'ont pas de relations les uns aux autres. Chez l'animal, l'individuation est inchoative, et ne devient complète que lorsqu'elle lui est imposée du dehors, comme pour les animaux familiers, auxquels nous donnons un nom.

TEXTE PROVISOIRE
pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

L'être de l'homme est personnel, celui de l'animal s'épuise dans son existence comme espèce. L'homme subsiste comme personne, l'individu y devient ce qu'il est en se distinguant de son espèce ; l'animal subsiste comme espèce, l'individu devient ce qu'il est en coïncidant avec son espèce. Être un homme signifie être quelqu'un, et le langage familier le sent, qui dit d'une personnalité marquante « c'est quelqu'un » ; être un animal signifie appartenir à une espèce déterminée.

La providence porte sur l'être des créatures, et cet être est variable. La providence ne peut pas donner à un être plus qu'il ne peut recevoir. Elle respecte chaque être et le traite selon sa nature propre. C'est ce qui explique une thèse des philosophes médiévaux, qui a scandalisé leurs adversaires. Ils ont enseigné en effet que la providence divine ne s'attachait pas aux animaux en tant qu'individus, mais seulement en tant qu'espèce. Dieu veille à ce que les espèces survivent. Nous ne pouvons plus aujourd'hui parler comme au Moyen Age. Nous savons en effet que certaines espèces végétales et animales disparaissent, parce que nous en avons effectué un inventaire plus complet. Plutôt que de survie des espèces, il vaudrait mieux parler d'une survie de la biosphère dans sa totalité.

Dieu ne se soucie pas du sort d'une plante ou d'un animal déterminés, alors qu'il surveille les pas de chaque homme. Pourquoi ? Ce n'est pas que la providence serait insuffisante, ni qu'elle ignorerait les êtres vivants autres que l'homme, encore moins qu'elle les négligerait. C'est tout simplement que la plante ou l'animal ne subsistent pas comme individus. En conséquence, ils ne sont pas capables de recevoir la providence en tant qu'individus. Ils n'offrent pas à la providence un point d'appui suffisamment consistant pour qu'elle puisse se poser sur eux. Si donc il n'y a pas de providence personnelle pour l'animal, c'est tout simplement parce que l'animal n'a pas d'existence personnelle. Le considérer comme l'objet d'une providence personnelle, ce serait en faire un homme, et donc ne pas le respecter comme ce qu'il est.

Chacune reçoit de quoi atteindre son bien. Mais ce bien varie selon le niveau d'être des créatures. Le bien de la pierre consiste à gésir là où elle est, c'est-à-dire le plus bas possible, le plus près du centre de la Terre. Le bien de la plante consiste à croître, à monter en graine, puis à laisser tomber ses fruits dans la terre qui leur permettra de pousser à leur tour. Le bien de l'animal consiste à trouver sa nourriture, à grandir et, une fois atteint la maturité, à assurer sa reproduction, que ce soit par scissiparité ou, pour les animaux sexués, en trouvant un partenaire, fécondant ou à féconder.

On remarquera que le bien d'une créature de niveau supérieur englobe celui des niveaux inférieurs. On pourrait parler d'une récapitulation des biens inférieurs dans les biens supérieurs. J'aurai plus tard à nuancer ce principe, mais pour l'instant, je puis m'en contenter. Ainsi, le bien de la plante consiste aussi, comme chez la pierre, à ce qu'on la laisse tranquille, là où elle s'enracine, sans l'en arracher. Le bien de l'animal consiste aussi, comme chez la plante, à atteindre sa taille adulte et à se reproduire.

Le bien de l'homme consiste aussi, d'abord, à ce qu'on le laisse dormir tranquille, à l'instar des niveaux inférieurs, et, pour citer des expressions courantes en français « comme une pierre, « comme une souche », ou « comme un loir ». Il consiste ensuite à grandir, à pousser bien droit, à trouver le conjoint qui lui convient, à engendrer ou enfanter une progéniture et à élever ses enfants. Avec ce dernier détail, on voit déjà apparaître un niveau supplémentaire. Ce niveau n'appartient qu'à l'homme. En effet, élever un enfant, c'est l'initier à ce qui constitue les caractéristiques fondamentales de l'humain comme « vivant doué de *logos* et vivant dans une *polis* », pour reprendre des caractérisations dues à Aristote. Ce sera apprendre à l'enfant à parler, à vivre dans une société dont il intériorisera les règles, à respecter la loi morale, éventuellement à s'ouvrir au divin par la foi, la prière, le sacrifice, tous les actes de culte qui forment la sphère du religieux.

Acquérir le bien

Plus on s'élève dans l'échelle des êtres, moins le bien est reçu, plus il doit être acquis, et plus son acquisition demande des opérations compliquées. La pierre se contente de rester là où elle est et de se laisser tomber si on l'en soulève, puis la lâche. La plante doit chercher la meilleure exposition possible au soleil et, pour cela, grimper à des hauteurs parfois vertigineuses. Le tournesol, comme son nom l'indique déjà, est un exemple particulièrement parlant d'une tactique plus simple. La plante peut contourner un obstacle, voire briser une pierre qui s'oppose à ses racines, etc. L'animal déploie des stratégies compliquées : il va chercher sa pâture, certains oiseaux migrent s'il le faut pour échapper au froid de la mauvaise saison, certains poissons fraient en eau douce, puis regagnent l'océan, le prédateur

TEXTE PROVISOIRE
pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

se met en chasse de sa proie, etc. Certains animaux ont des cycles de reproduction qui passent par une série hautement sophistiquée de métamorphoses et nous obligent à recourir au mot « instinct », qui ne fait guère que baptiser la difficulté, à savoir l'incapacité dans laquelle nous sommes de leur prêter quelque chose comme une prévision intelligente

Plus une créature est élevée sur l'échelle des êtres, plus elle peut et doit agir par elle-même. Plus lui est confiée une part de liberté. La liberté de la pierre est de tomber en ce qu'on appelle une « chute libre ». La liberté de la plante est de ne pas trouver d'obstacle dans sa montée vers le soleil. La liberté de l'animal est d'aller chercher sa nourriture et de quoi assurer sa reproduction.

Ainsi, aucune créature ne se trouve laissée pour compte. La Providence ne s'attache pas à une créature particulière—l'homme—en ce sens qu'elle négligerait les autres, les animaux par exemple, se rendant ainsi coupable de ce qu'on appelle maintenant le « spéciesisme ». C'est une objection contre le christianisme que l'on entend depuis au moins Schopenhauer : il ne s'occupe pas des animaux, alors que le bouddhisme étend sa bienveillance à la totalité du vivant.

En fait, on pourrait dire, non sans transposer une formule célèbre de l'historien allemand Leopold von Ranke : chaque créature est à la même distance de Dieu. Mais l'homme a besoin d'une médiation et d'une médication plus radicale, précisément parce que, alors que les autres créatures sont en bonne santé, il est malade. Et d'ailleurs, si les autres créatures sont aujourd'hui mal en point, comme le mouvement écologique a le mérite de nous le rappeler, même si c'est souvent de manière crierde, c'est aussi parce que l'homme les maltraite.

J'aime à raconter à ce sujet une sorte de parabole de mon invention. Deux malades sont à l'hôpital. L'un d'eux dit à l'autre : « Je dois être quelqu'un de très important. Des tas de médecins sont venus m'examiner, ils m'ont donné une ordonnance longue comme ça. Le grand patron est même descendu de son bureau pour me soigner ». L'autre répond : « Imbécile, cela veut seulement dire que ton cas est particulièrement grave, et peut-être même désespéré ! »

Ceci nous amène à une considération du bien. Le bien est variable. Il n'est pas le même, encore une fois selon les niveaux d'être où on le rencontre. Pour le minéral, il est la simple existence, dans tout ce qu'elle a de brut et de stable. Pour la plante et pour l'animal, le bien est la vie dans sa lutte perpétuelle pour se conserver et pour s'accroître. Pour l'homme, la situation est, pour dire le moins, beaucoup plus complexe. C'est ici qu'il me faut nuancer, comme je l'ai promis, l'idée formulée plus haut selon laquelle le bien d'un niveau supérieur englobe et récapitule celui des niveaux inférieurs.

Le sacrifice de l'inférieur pour le supérieur

La recherche de son bien propre par un être d'un rang supérieur peut entraîner que le bien propre d'un être inférieur soit sacrifié. Cela vaut d'abord, de façon évidente, d'une espèce à une autre, voire d'un genre à un autre. Ainsi, le bien de l'animal herbivore exige qu'il détruise les plantes dont il se nourrit. Et celui du carnivore, qu'il tue d'autres animaux pour les dévorer.

Mais cela vaut aussi, d'une façon moins visible, à l'intérieur d'un seul et même individu. Pour en prendre conscience, il suffit de regarder un arbre. Le bien propre de celui-ci, comme de toute plante, est de pousser vers le haut pour profiter de la lumière du soleil qui lui permettra de faire la synthèse de la chlorophylle. Mais le bien de l'élément terreux dont la plante est faite est au contraire de reposer en bas. Cela se voit de la façon la plus concrète lorsqu'une partie de celle-ci est séparée du tout dont elle fait partie : une branche arrachée à l'arbre tombe à terre, comme l'arbre entier que le bûcheron a abattu ; le fruit qui pend à l'arbre tombe lui aussi sur le sol — ou sur la tête d'Isaac Newton — quand son pédoncule cède au poids de ce fruit parvenu à maturité. L'élément rejoint ainsi l'élément.

Certes, la plante s'enracine en s'enfonçant dans le sol, suivant ainsi la direction naturelle de ses éléments constitutifs. Mais c'est seulement pour permettre à celles de ses parties qui émergent de la terre une montée plus verticale encore en leur assurant une plus grande stabilité. Et l'enracinement n'a rien d'une chute. Il constitue plutôt quelque chose comme une montée inversée.

La croissance de la plante sacrifie donc le bien de l'élément terreux.

On remarquera que nous ne sommes pas ici en présence du cas dans lequel la partie se sacrifie pour le tout. Ce dernier cas est bien connu. Ainsi, le membre se sacrifie pour l'organisme entier. Cela se passe d'une façon toute spontanée. C'est ainsi que, nous sentant trébucher, nous portons instinctivement

TEXTE PROVISoire
pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

nos mains en avant pour ne pas nous recevoir sur la figure. Ce cas est en même temps, au fond, assez simple. On peut y voir une application automatique d'une arithmétique élémentaire. C'est celle du Grand Prêtre dans le Quatrième Évangile : « il vaut mieux qu'un seul meure pour le peuple » (Jean, 11, 50).

Ici, en revanche, le cas est plus compliqué. Les éléments terreux et aqueux ne sont pas à proprement parler les parties d'un tout qui comporterait d'autres composants. La plante n'est faite que de terre et d'eau, et de rien d'autre. Celles-ci ne sont pas des parties d'un ensemble qui en comporterait d'autres. Terre et eau sont plutôt la matière. Elles se distinguent de la forme qui leur impose sa logique propre et qui est, selon Aristote, plus « nature » que la matière.

Si l'on peut se permettre de parler par image, le « bonheur » des particules de terre présentes dans la plante dépend de la capacité qu'elles ont de se considérer non comme terre, mais comme plantes. Ce qu'elles sont aussi en toute vérité. Ce n'est pas par fiction qu'elles le font, puisque la plante transforme effectivement en soi les éléments dont elle se constitue. Le cas n'est pas identique pour un oiseau qui défend son nid, ou pour un homme qui se sacrifie pour sa famille, pour sa patrie ou pour la réussite d'une quelconque cause.

La vraie analogie entre la plante et la personne est la façon dont un homme peut faire passer son intérêt en tant qu'individu physique après son propre progrès moral en tant que personne libre, etc. Celui-ci est bien lui aussi son intérêt, mais en tant qu'il est une personne relevant d'un autre niveau que le purement biologique (la santé) ou le purement psychologique (le « bonheur »).

Il faut donc se demander *quel bien* la providence divine sert à nous faire atteindre. Il faut là-dessus écouter les philosophes, qu'ils soient païens, comme les Stoïciens, chrétiens, comme (à sa façon) Fichte—ou juif apostat comme Spinoza. Ils nous disent quelque chose de très élémentaire, mais qui vaut d'être rappelé : Dieu n'est pas au service de notre confort, et en général du bien, tel que nous nous l'imaginons.

Ce que Dieu cherche n'est pas le bonheur de l'homme. Cela ne veut évidemment pas dire que Dieu souhaiterait notre malheur. Dieu n'est pas doloriste, encore moins sadique. Le but de Dieu n'est pas le contraire du bonheur, mais notre béatitude, laquelle se situe au-delà de l'opposition entre ce que nous éprouvons comme bonheur et comme malheur. « Je n'ai pas promis de vous rendre heureuse en cette vie », aurait dit la Vierge Marie à la petite Bernadette de Lourdes.

Pour l'homme, le bien est avant tout, voire exclusivement, le bien moral, la sainteté. Ce bien est le bien de l'homme en tant qu'il est personne humaine, non pas en tant qu'il est animal et membre de l'espèce *homo sapiens*. Dieu donne donc à l'homme tout ce dont il a besoin pour atteindre la sainteté. En revanche, les biens qui sont tels pour des niveaux inférieurs de la vie, comme la survie du vivant en général, comme le plaisir de l'animal, et même comme le « bonheur » de l'homme naturel, tous ces biens ne sont pas l'objet direct de la providence. Ils n'en sont que l'objet indirect, puisque l'homme a déjà en sa possession, parce qu'il les a reçus de son Créateur, tous les instruments nécessaires pour les atteindre avec, en principe du moins, les méthodes permettant de les utiliser comme il faut.

La délégation

En effet, Dieu *délègue* sa Providence à la créature lorsqu'elle est capable de relayer celle-ci de façon efficace.

Les deux mots providence et prudence, en français comme déjà en latin, je l'ai dit au début, constituent un doublet. Ce fait linguistique reçoit une profonde justification conceptuelle. En atteignant le niveau de l'homme, la providence traverse en effet une radicale révolution. Elle était extérieure, elle devient intérieure ; elle était subie, elle devient agie. La providence devient prudence. Nous avons vu comment la providence divine avait trouvé son expression linguistique à partir de l'expérience humaine, quotidienne, de la prudence. Maintenant, la providence fait retour sur la prudence, et même, se traduit, dans le cas de l'homme, en une prudence.

La formulation la plus achevée de cette idée se trouve peut-être dans un passage du traité des lois de la *Somme Théologique* que je me permets de citer ici :

Entre les autres créatures, la créature rationnelle est soumise à la providence divine d'une certaine manière plus excellente, dans la mesure où elle est rendue elle-même partie prenante de la providence et exerce une providence pour soi et pour les autres (*Inter cetera autem rationalis creatura*

TEXTE PROVISOIRE
pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

excellentiore quodam modo divinae providentiae subjacet, in quantum et ipsa fit providentiae particeps, sibi ipsi et aliis providens) (Ia IIae, q. 91, a. 2, c).

« Pour soi et pour les autres », comme Thomas tient à l'ajouter. L'homme prend le relais de Dieu dans le domaine qui lui est confié. Prenons comme exemple un passage de saint Augustin. On connaît l'exclamation de saint Paul devant le verset de la Torah qui demande qu'on ne muselle pas les bœufs qui foulent le grain (Deutéronome, 25, 5) : « Dieu se soucie-t-il des bœufs ? » (1 Corinthiens, 9, 9). Il faudrait donc allégoriser. Le passage de Paul a le don d'exaspérer tous les amis des animaux : Quel sans cœur ! Les animaux ne sont-ils pas nos frères ? Et pourquoi pas, nos égaux, que dis-je, nos supérieurs puisqu'ils sont innocents ? etc., etc. Augustin a une autre réponse : Dieu ne se soucie pas des bœufs, non qu'il les négligerait, mais parce qu'il n'a pas besoin de le faire. Il a en effet, depuis longtemps, confié leur soin aux hommes, qui ont des bouviers, des vétérinaires—et des bouchers, qui tous savent très bien comment nourrir les bœufs, les soigner, et en faire du beefsteak... (*De agone christiano*, VIII, 9).

Dieu délègue parce qu'Il est pure générosité, pur don. Il n'attend rien en retour. Et même, l'idée de lui rendre, de lui « renvoyer l'ascenseur » est déjà bouffonne en soi. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » demande saint Paul (1 Corinthiens, 4, 7).

Cette pureté du don entraîne une règle de la conduite divine, que je formulerais ainsi : Là où la connaissance explicite de l'origine du don n'est pas nécessaire pour que ce don soit reçu, Dieu ne la fournit pas et reste en retrait. C'est pourquoi la création ne renvoie pas nettement à Dieu. Pour ainsi dire, la création n'est pas signée ou nettement marquée : *made in God*. Là aussi, j'ai une parabole de mon invention, ou plutôt une comparaison. Quand un étranger nous demande son chemin, nous répondons et indiquons le bon itinéraire, la bonne rue à prendre, où il faudra tourner, etc. Mais nous n'éprouvons pas le besoin de donner notre nom ou notre carte de visite. Nous ne le faisons que lorsque ce renseignement peut aider la personne.

De même, Dieu ne se nomme que lorsque se nommer Lui permet de Se donner encore plus à fond.

L'intervention nécessaire

La providence promeut en l'homme ce qui le fait le plus décidément humain, à savoir le *logos*. En l'homme, le *logos* est aussi liberté. Cela pose un problème : comment peut-on agir sur une liberté, sur un être libre en tant qu'il est libre ? Seule une liberté peut agir sur une liberté. La providence doit donc agir sur la liberté en la libérant. On peut parler d'une « libération de la liberté », comme le fit Grégoire de Nysse. Mais déjà saint Paul avait écrit : « C'est pour la liberté que le Christ vous a libérés » (Galates, 5, 1).

Le destin de l'homme constitue un cas particulier d'une règle générale selon laquelle l'action de Dieu est toujours une libération. C'est d'ailleurs comme libérateur qu'Il se présente au début du Décalogue : « Je suis YHWH ton Dieu qui t'ai fait sortir de l'Égypte, de la maison de servitude » (Exode, 20, 1). Dieu laisse la bride sur le cou à Ses créatures, il les laisse chercher et atteindre le bien qu'ils désirent. Mais il fait plus : il ne se contente pas de laisser libre, il rend libres ceux qui veulent bien être libérés. Mais encore faut-il qu'il acceptent cette libération.

Dieu n'intervient que là où Sa créature est radicalement incapable d'atteindre son bien. Or donc, l'homme s'est rendu lui-même incapable de le faire. C'est ce que nous appelons le péché originel. Ce bien, nous le connaissons confusément ; en un sens nous le voulons, mais comme objet d'une simple velléité, non d'une volonté qui voudrait non seulement le résultat, mais les moyens qui permettraient de l'obtenir.

La providence divine doit donc se faire économie du salut. Elle y déploie une stratégie compliquée, inattendue, paradoxale, pour se donner les moyens de retourner de l'intérieur une liberté blessée et que sa blessure avait paralysée. C'est ici que Dieu doit se nommer, se révéler, non pas d'ailleurs en se décrivant, mais en agissant.

Mais ici, je délaisse le domaine d'une philosophie de la religion encore assez élémentaire pour entrer dans celui de la plus haute théologie. Je dois donc renoncer à y pénétrer trop profond. Ce qui me pousse ainsi à m'abstenir n'est autre que, prise en son acception la plus rudimentaire, la vertu dont je viens de vous entretenir : la prudence.

TEXTE PROVISOIRE
pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

Je vous remercie de votre attention.

TEXTE PROVISOIRE